FRANZ BARTELT

# LE TESTAMENT AMÉRICAIN

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LES FIANCÉS DU PARADIS, *roman*, 1995.

LA CHASSE AU GRAND SINGE, *roman*, 1996.

LE COSTUME, *roman*, 1998.

LES BOTTES ROUGES, *roman*, 2000.

LE GRAND BERCAIL, *roman*, 2002.

CHARGES COMPRISES, *roman*, 2004.

LE JARDIN DU BOSSU, *roman policier*, 2004 (« Série Noire », *n° 2717*) (« Folio Policier », *n° 434*).

LE BAR DES HABITUDES, *nouvelles*, 2005. Bourse Concourt de la Nouvelle 2006. (« Folio », *n° 4626*).

CHAOS DE FAMILLE, *humour noir*, 2006 (« Série Noire »).

PLEUT-IL ?, *essai*, 2007.

PETIT ÉLOGE DE LA VIE DE TOUS LES JOURS, 2009 (« Folio 2 € », *n° 4954*).

LA MORT D'EDGAR, *nouvelles*, 2010.

### *Aux Éditions du Mercure de France*

SIMPLE, *roman*, 1999.

### *Aux Éditions Quorum*

D'UNE ARDENNE ET DE L'AUTRE, *chroniques*, 1997.

MASSACRE EN ARDENNES, avec Alain Bertrand, *roman*, 1999.

### *Aux Éditions Finn*

LES MARCHEURS, *chroniques*. 1998.

SUITE À VERLAINE. *Photographies de J.-M. Lecomte*, 1999.

### *Aux Éditions Traverses*

AUX PAYS D'ANDRÉ DHÔTEL. *Dessins de Daniel Casanave*, 2000.

*Suite des œuvres de Franz Bartelt en fin de volume*

Extrait de la publication

LE TESTAMENT AMÉRICAIN

Extrait de la publication

Extrait de la publication

FRANZ BARTELT

# LE TESTAMENT AMÉRICAIN

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

Tout le monde savait que Clébac Darouin avait racheté des hectares de plaine et de forêt qu'il avait fait entourer de murs et au milieu desquels s'élevait son tombeau, une construction plus massive que l'église, mais allégée par un ensemble de baies et de vitraux, de cheminées ouvragées, d'escaliers et de balcons, dans un style qui était la synthèse du Bauhaus, de la Renaissance italienne et du kitsch hollywoodien. Il était mort et toute la population l'avait conduit à sa dernière demeure.

Une semaine plus tard, le notaire, qui était de la ville, rassembla tous les habitants sur la place du village, devant le bistrot Matouillet. Des tables avaient été installées dehors et, comme il faisait beau, chacun était venu avec son siège. Il n'y avait pas de mystère, car plus d'une fois et pendant près d'une décennie, Clébac Darouin avait affirmé, oralement comme par écrit, qu'il n'avait oublié personne sur son testament et que sa fortune serait équitablement partagée entre chaque citoyen de Neuville, son village natal.

Juché sur une table, le notaire examinait la petite foule avec un air de profond dégoût. Il n'y voyait que de pauvres

bougres, des tordus, des crasseux, des morveux, un cul-de-jatte, des vieux à moitié affalés, des vieilles au visage noirci par on ne savait quelle incrustation chagrine.

Tout compris, la population n'excédait pas les trois centaines d'individus, répartis par paquets ou à l'unité dans une soixantaine de masures, aussi délabrées que leurs propriétaires. Dans le département, Neuville était réputé comme un bout du monde, un coin redoutablement perdu. La vie y était dure en proportion de ce que les hivers étaient longs. Les jardins ne donnaient que de quoi ne pas mourir de faim. Les cochons étaient moins gras qu'ailleurs, les voitures moins nombreuses et les malheurs plus quotidiens que dans le reste du pays. Cela dit, avec de l'endurance, on pouvait y vivre jusqu'à un âge avancé, témoin l'Achille Boutrave qui, à deux mois près, avait failli devenir centenaire. On le citait en exemple pour l'édification de la jeunesse.

Le seul titre de gloire dont s'enorgueillissait Neuville était d'être pour les siècles des siècles le lieu de naissance de l'immense Clébac Darouin, dernier de la dynastie Darouin, fils de Winston Darouin et de Milady, une Bostonienne, amie de Paul Morand et de Marcel Proust, qu'on ne présente plus. Dans les années 1920, le couple menait grande vie entre Vienne, Venise, Londres et Paris. Ils ne se déplaçaient qu'en avion. Un jour, alors qu'ils survolaient Neuville, le moteur s'était grippé et Winston avait tenté et vaguement réussi un atterrissage dans les prés qui entouraient le village. La machine avait terminé sa course dans un pommier, après avoir arraché une clôture, percé une haie, détruit une brouette et un arrosoir. Milady avait été blessée au front et au coude. Ce jour-là,

elle était tout particulièrement enceinte et l'accident avait précipité l'heureux événement.

Par la force des choses et par les faiblesses de la mécanique, Clébac Darouin avait vu le jour sur le comptoir de l'épicerie, entre des sacs de grains, des bidons d'huile et des kilos de farine. Comme il était né bleu comme un flacon de méthylène, le curé l'avait baptisé dans l'urgence au-dessus du baquet qui, à l'époque, faisait office de baptistère. Par gratitude, quelques mois plus tard, Winston Darouin faisait livrer, en direct de Berlin, un baptistère conçu par un des premiers designers de l'histoire. De l'avis général, c'était moins bien que le baquet. Mais, comme c'était un cadeau, personne n'osa manifester sa déception.

D'entrée, le testament attaquait par un éloge de Neuville, ses habitants, ses champs, ses bosquets, sa rivière, ses trois étangs, son église, son épicerie, sa rue principale, ses ruelles. Tout y passait, à égalité de traitement. Clébac Darouin avait des mots inoubliables pour l'abreuvoir de la Grand Place, et des mots encore plus mémorables pour le lavoir municipal, alimenté par une des sources les plus limpides du monde occidental. Après avoir rappelé sans aucun souci de brièveté les conditions de sa naissance dans ce village séparé des Amériques par un océan qui s'étalait à perte de vue, il en vint, par la voix sans émotion du notaire, à préciser la nature des bienfaits qu'il comptait répandre sur la petite communauté neuvilloise, libre à cette dernière d'accepter ou de refuser l'héritage.

C'était simple. Clébac Darouin proposait d'ériger pour chaque famille un tombeau presque aussi somptueux que



Extrait de la publication

le sien. Qu'on le comprenne bien, insistait-il, ces tombeaux n'avaient rien à voir avec les modestes sépultures dont on avait l'habitude dans ces contrées. Il s'agissait de constructions somptueuses, mêlant le marbre et les matériaux rustiques du pays, comprenant chacune autant de chambres mortuaires que les familles comptaient de membres, le tout bâti sur vide sanitaire et coiffé d'une toiture en ardoises vernissées ou gravées à la main. De larges baies vitrées pourvoiraient à l'éclairage des sarcophages destinés à recevoir les cercueils. Les meilleurs artistes réaliseraient une décoration personnalisée qui reprendrait les événements majeurs de la biographie de chaque défunt.

« Ainsi serons-nous réunis pour l'éternité, mes amis, mes frères du pays natal. À bientôt, mes amis, mes frères. »

Un silence suivit cette ultime parole de l'immense Clébac Darouin. Le notaire ravala les flots de salive dans lesquels sa langue commençait à se noyer. Les Neuvillois, qui n'étaient pas sûrs d'avoir tout compris, attendaient la suite.

« Maintenant, reprit le notaire, conformément aux dernières volontés de M. Clébac Darouin, mes clercs vont procéder à la distribution nominative des plans et descriptifs de vos dernières demeures. Je vous prie de les étudier à tête reposée et de me rendre réponse aussi rapidement que possible. Toutefois, je dois préciser que cet héritage est indivisible. Autrement dit, pour que le projet ait quelque chance de se réaliser, tout le monde doit accepter la proposition de M. Clébac Darouin. Si un seul d'entre vous, pour une raison qui le regarde, refusait de s'associer aux autres, comme il va de soi dans une famille authentique, l'ensemble des sommes dédiées aux travaux seraient affectées à des œuvres de bienfaisance aux États-Unis.



Extrait de la publication

Il est de mon devoir d'ajouter qu'en élevant son tombeau à Neuville, M. Clébac Darouin a clairement exprimé sa volonté de montrer l'exemple. Considérez cette maçonnerie comme une sorte d'appartement témoin. N'ayant pu, à cause de ses affaires qui le conduisaient aux quatre coins du monde, vivre aussi souvent qu'il l'aurait souhaité au milieu de vous, il a formulé le vœu qu'à votre heure vous n'ayez pas trop de chemin à parcourir pour le rejoindre sur le chemin du ciel. »

Non sans surprise, les Neuvillois compulsaient les brochures que les clercs venaient de leur remettre et où ils pouvaient examiner la photographie d'une maquette en trois dimensions du cimetière de Clébac Darouin, des reproductions de simulations sur ordinateur des différents points de vue sur chaque tombe, de la situation de celles-ci par rapport aux tombes voisines, au village et à la géographie environnante. En gros, c'était une composition qui ressemblait assez à une petite ville moderne, avec ses rues, ses places, ses jets d'eau, ses massifs floraux. Une douzaine de chapelles ponctuaient l'artère principale. Plusieurs bassins d'eau claire, reliés entre eux par des canaux enjambés par des passerelles aux formes biscornues, multipliaient ce que le texte nommait les « centres d'intérêt ». Il y avait des bancs, des arbres exotiques, des sculptures qui ne ressemblaient à rien de connu du côté de Neuville. Ce n'était pas vraiment beau, mais c'était propre, très net, bien dessiné.

« C'est quoi ? interrogeaient des enfants en frappant le papier du plat de la main, comme on écrase les mouches.

— C'est pour quand on sera morts », expliquaient les adultes, sur un ton qui ne croyait pas les paroles qu'il portait.

Le notaire circulait d'un groupe à l'autre, d'une table à



Extrait de la publication

l'autre, répondait aux questions, dévoilait des masses monétaires en millions de dollars, ce qui ne disait rien à personne.

« Le cimetière sera plus beau que le village, soupirait-il. Je suis notaire depuis plus de trente ans, je n'ai jamais vu une chose pareille. C'est extraordinaire. Vous avez bien de la chance que M. Clébac Darouin ait vu le jour chez vous. Le miracle ne se reproduira pas.

— Avec le progrès, les avions ne tombent plus, dit quelqu'un.

— Ils tombent, dit quelqu'un d'autre, mais plus à la campagne. »

Ils ne savaient pas quoi penser de cette affaire. Ils n'attendaient rien de particulier de la part de M. Clébac Darouin, peut-être seulement un don pour entretenir son tombeau, quelques billets pour organiser une procession en son honneur deux ou trois fois par an. Rien de plus. De son vivant, M. Clébac Darouin avait financé la restauration du lavoir, la remise aux normes de la salle des fêtes. Il avait payé la toiture de l'église, reconstruit la mairie, équipé le couple de pompiers qui veillaient au grain aux commandes d'un camion que bien des grosses agglomérations n'ont pas les moyens de s'offrir. Chaque année, au jour anniversaire de la naissance de Clébac, la mairie recevait un chèque, toujours impressionnant de générosité, et les instructions pour le dépenser.

Ainsi, Neuville possédait une piscine, où personne n'avait jamais vu l'intérêt de se baigner, puisque la rivière passait au ras des dernières maisons. Dans une aile de la nouvelle mairie, Clébac Darouin avait tenu à aménager une salle polyvalente, à dominante culturelle, et qui n'ouvrait ses portes que pour les vins d'honneur, sur la pratique desquels était fondé l'essentiel de la culture locale.



Extrait de la publication

Plus étrange pour une commune située à trois centaines de kilomètres du plus proche réservoir d'eau salée soumise à l'action des marées, Clébac Darouin avait tenu à ériger un phare de haute mer, qui dépassait de quarante mètres les arbres les plus hauts de la forêt. Il avait expliqué son choix de la façon suivante :

« Il n'y a pas d'orangers à Neuville. Pourtant, vous avez des oranges dans vos corbeilles à fruits. Il n'y a pas la mer, je le concède. Mais ce n'est pas parce qu'on n'a pas la mer qu'il faut se priver du bonheur d'avoir un phare. »

Il y avait donc eu un phare. Avec un gardien de phare qui surveillait à la jumelle les allées et venues des tracteurs et pouvait annoncer longtemps à l'avance l'arrivée du facteur ou de la camionnette du brasseur.

Pour le reste, les habitants vivotaient sans exigences, cultivant des lopins larges comme des mouchoirs, taillant des arbres fruitiers, ramassant des champignons, des myrtilles, des mûres, et se chauffant au bois, qu'on trouvait sur place en abondance. Ils vénéraient leur bienfaiteur, lui tressaient des paniers d'osier, et prénommaient Clébac la plupart de leurs enfants mâles. L'hiver, ils s'occupaient en pyrogravant des planches où ils affichaient l'idée qu'ils se faisaient de la vie américaine, avec ses gratte-ciel, ses fusées, ses chutes d'eau monstrueuses, son grand canyon, ses stars réputées dans le monde entier.

À l'initiative du maire, M. Albert Pneu, un musée à la gloire de Clébac Darouin avait été inauguré vingt ans plus tôt. On y avait réuni toute la documentation concernant le héros, des objets qu'il avait abandonnés lors de ses passages dans le village, un cure-dent, une savonnette amorcée, des mou-

choirs plus ou moins remplis, ses courriers, les photocopies des chèques qu'il avait adressés à la mairie, plusieurs tableaux représentant l'accident d'avion, le baptême sur le comptoir de l'épicerie, un gant de Milady, l'écharpe de son aviateur de père. À part les Neuvillois, personne n'avait jamais demandé à visiter cet endroit pompeusement intitulé Clébac Museum of Souvenir. À la mort du dédicataire, le conseil municipal avait fait ajouter un panneau où on pouvait lire REMEMBER !, que certains esprits simples traduisaient par « Hôpital, silence ! », mais dans une langue étrangère.

Pour la population de Neuville, la question ne se posait pas : les désirs de Clébac Darouin avaient toujours été des ordres. Ils n'obéissaient pas. C'était mieux : ils acceptaient. De confiance. Ils n'avaient jamais eu à s'en plaindre. Albert Pneu murmura, mais assez fort pour qu'on l'entende de loin, qu'il s'en serait « voulu d'hésiter une seconde ».

« Très belle idée », continua-t-il avec ce qu'il lui restait de souffle.

Il prêchait des convaincus. Dès leur plus jeune âge, les citoyens de Neuville s'entraînaient à ne penser qu'aux choses de la nature. Et encore, uniquement de la nature qui enveloppait le village. Au-delà, le monde n'existait plus que dans une supputation où l'incrédulité le disputait au scepticisme. Il y avait l'Amérique, évidemment, celle de Clébac Darouin, mais ils ne voyaient pas à quoi cela pouvait ressembler au jour le jour, et si c'était un pays réellement réel ou bien s'il n'avait pas été inventé pour les besoins du cinémascope ou pour satisfaire les caprices de la dynastie Darouin. À vrai dire, ils voyaient l'Amérique comme le salon de Clébac, ou comme quelque



Extrait de la publication

chose qui pouvait tenir sous un globe ou sur une table de billard, une maquette, par exemple, ou un objet avec un prix planté dedans, comme c'est l'habitude à la boucherie, avec les morceaux de viande.

« C'est pas le tout, marmonna Napoléon Belœil, mais les morts de l'ancien cimetière, qu'est-ce qu'on en fait ? »

Le notaire déclara sans ambages que le cas de figure était traité page 17 de la brochure et il pria tout le monde de s'y reporter « pour plus ample informé ». En résumé, dit-il, les restes des morts inhumés dans l'ancien cimetière seraient transférés dans la partie des tombeaux qui leur était réservée.

« C'était prévu. M. Darouin a fait relever tous les noms inscrits sur les pierres tombales. N'ayez crainte, les familles ne seront pas séparées. M. Darouin travaillait à l'américaine. Rien n'a été laissé au hasard. »

Le maire, qui était le seul à avoir des opinions, ce pour quoi il avait été élu maire, affirma avec force qu'il n'y avait pas lieu d'hésiter, tout paraissait correct, il attendait de la population un « oui franc et massif ». L'expression rappela quelque chose aux plus anciens, mais ils ne parvenaient pas à se souvenir de quoi.

« Et puis, ajouta le maire, on ne va pas contre les dernières volontés d'un mort. »

Il était fier de ses phrases qui contenaient un argument décisif. Et qu'il avait su vraiment tourner avec élégance et tact. De loin, le notaire hochait la tête, en signe d'approbation sans réserve.

« Je ne vois pas trop ce qu'il y a à gagner là-dedans, dit Marron Tousseul.

— Ça ne te plairait pas, d'avoir une belle tombe ? Tu as vécu toute ta vie dans une masure qui menace ruine et tu as



Extrait de la publication

vu quel petit palais tu habiteras quand tu seras mort ? Tu as bien regardé ? Même sur la Côte, les vivants n'en ont pas des comme ça !

— Quand on est mort, je sais pas si c'est important d'être bien logé, grogna Marron Tousseul.

— C'est sûr que, tout d'un coup, ça va te changer. Mais mourir pour mourir, autant que ça soit pour aller vers le mieux. Et puis, c'est une question de fierté. Les belles tombes, on les respecte, on les admire, on se dit que le type qui est là-dessous devait être un type sacrément bien de son vivant pour avoir mérité un monument aussi très magnifique ! »

De toute façon, Marron Tousseul discutait pour discuter. Sa décision était prise depuis le début. C'était un démocrate de la vieille école. Il se rangeait toujours du côté de la majorité. Dans son esprit, une belle majorité tend vers l'unanimité. Elle est parfaite quand elle y coïncide. Il se faisait un devoir de contribuer à l'accomplissement de cette perfection. C'était son principe. Il n'y avait jamais dérogé.

« Bien. Je ne voudrais pas être une entrave au mouvement général, alors je suis d'accord avec le testament de M. Clébac Darouin. À qui aucune voix ne doit manquer.

— Bravo ! » le félicita le maire.

Comme cela ne coûtait rien, les villageois se mirent à applaudir pour signifier leur assentiment « franc et massif », ainsi que se plut à le rappeler le maire peu de temps après. Le notaire annonça que les travaux commenceraient dès le lendemain.

Il y eut des géomètres, des architectes, des engins de travaux publics, une armée d'ouvriers en casque, des machines



Extrait de la publication

impressionnantes, des tas de terre déplacée, étalée, des tonnes de pierres taillées, en provenance des différents pays de la Communauté européenne. Les gens pensaient que c'était beaucoup de manières pour un cimetière, mais ils suivaient l'évolution du chantier avec un intérêt croissant. C'était pour eux un spectacle comme ils n'avaient pas les moyens intellectuels d'en imaginer. Traditionnellement, au village, la lenteur faisait partie de la vie. Ce qui n'était pas fait aujourd'hui le serait peut-être l'année suivante ou dix ans plus tard ou même jamais, car rien n'est vraiment essentiel quand les assiettes sont pleines, qu'il y a du bois dans la cheminée tout au long de la mauvaise saison et qu'on se glisse le soir dans un lit où il est possible de se réchauffer au modelé brûlant d'un conjoint ou d'un corps illégitime mais bon camarade.

Par exemple, Napoléon Belœil n'avait jamais trouvé à se marier, non qu'il fût d'une laideur rédhibitoire ou diminué par une tare incompressible, mais il avait tardé à jeter son dévolu sur une personne convenable et l'affaire lui était passée sous le nez. La prochaine fille à marier n'avait pas encore atteint son treizième anniversaire. Il y aurait eu trop d'années à patienter. Il avait donc accepté de se laisser circonvenir par la veuve du meunier Dorval, une friponne qu'il friponnait à la demande ou, pour le moins, chaque samedi, jour de la grande toilette. Il était fier, parce que son tombeau avait été le premier à sortir de terre et qu'il ressemblait déjà à quelque chose de bien. Les autres le félicitaient, lui serraient la main. C'était vraiment un tombeau d'exception.

« Je n'en reviens pas qu'il soit si grand, s'épatait Napoléon Belœil. Sur la photo, on ne se rend pas compte. Si c'était une étable, douze vaches y tiendraient sans se gêner.



Extrait de la publication

— Je crois que ça doit coûter bonbon, lui chuchotait contre la joue la belle meunière.

— C'est cher, surtout, moi je dis, pour enterrer des morts sans importance…

— C'est que M. Clébac Darouin pensait qu'on avait une certaine importance. Les gens qui vivent à l'endroit où on est né, c'est un peu de la famille, moi je vois ça comme ça.

— Je trouve tout de même que ça fait grand. Je vais être tout seul, moi, là-dedans.

— Ils mettront les os de tes parents et de tes grands-parents. Le notaire l'a dit.

— Je sais bien, mais c'est pas pareil comme d'être mort avec des gens de notre âge. Toi, tu seras avec ton mari, le problème est réglé. Moi, de quoi je vais avoir l'air, tout seul, comme une bête malade. Tout petit dans ce grand machin. Je ne dis pas que ça m'embête, mais je crois que c'est pas pour me mettre à l'aise. »

Cette discussion, sur l'oreiller, parfois avant, parfois après les entraides qui font plaisir, ils la reprenaient à chacune de leurs rencontres. La veuve Dorval consolait Napoléon Belœil. Elle le voyait venir avec ses airs de conspirateur. Un jour ou l'autre, il la supplierait de partager son tombeau. Il irait jusqu'à la demander en mariage. Mais elle n'y tenait pas. Elle avait vécu plus de vingt ans auprès du meunier et elle estimait que le temps partagé avec un homme crée des liens plus forts que ceux qui ne sont que l'effet des sentiments. Elle n'aurait pas su expliquer pourquoi. C'était sa vérité, ce qu'elle avait retenu des leçons de la vie.

Cela dit, elle aimait Napoléon Belœil. Elle savait même qu'elle l'aimait d'amour. S'il lui avait demandé de le suivre

au bout du monde, elle n'aurait pas hésité un instant. Pour lui, elle était prête à quitter Neuville, son passé, son moulin, la dépouille de son pauvre mari qui dormait sous la terre et qu'elle fleurissait deux fois l'an, à la Toussaint et au jour de son anniversaire.

« Je t'aime, Napo, disait-elle. Tu me rends folle. Tu m'as ensorcelée. Tu pourrais faire de moi une loque humaine. Mais ne me demande jamais d'être morte ailleurs que dans la tombe de mon mari. »

Il ne le lui avait, d'ailleurs, pas demandé. Elle prenait les devants. Il se renfrognait. Elle savait comment le ramener à de meilleurs sentiments.

Pendant ces débats cajoleurs, dans le cimetière, les tombeaux poussaient plus vite que les champignons. C'était une ville fantastique qui grossissait de jour en jour, qui occupait un territoire de plus en plus vaste, et auprès de laquelle le village apparaissait déjà dans sa mesquinerie rustique. Certains tombeaux étaient construits en hauteur. « Pour briser la monotonie », expliquait la brochure. D'autres débordaient du carré sur lequel ils étaient bâtis. « Pour prévenir les dangers de l'alignement. » La forme des toits ou celle des ouvertures variait en fonction de critères architecturaux qui voulaient privilégier l'originalité et le singulier, quitte à prendre le risque du bizarre ou de l'excentrique.

Les Neuvillois n'étaient pas d'une nature méfiante, mais ils aimaient les comptes justes. C'est pourquoi ils contrôlaient d'assez près la bonne marche des travaux qui les concernaient. Ils mesuraient la surface au sol, comptaient les sacs de ciment, vérifiaient la qualité du sable ou celle des pierres. Ils passaient de longues heures à griffonner les calculs sur des feuilles de



Extrait de la publication

papier. Ils faisaient de leur tombeau une sorte d'affaire personnelle. Petit à petit, ils avaient compris qu'ils y passeraient plus de temps que dans leur maison. Dans une maison, l'homme ne fait que passer. La précarité de sa condition s'accommode sans peine du provisoire des maçonneries. Tandis qu'un tombeau, ils en avaient désormais conscience, exige d'être parfait, sans vices de forme, et assez solide pour défier cette notion assez mystérieuse qu'on nomme l'éternité.

Quand le dernier brin d'herbe fut positionné au millimètre au milieu de la pelouse du dernier tombeau, les habitants furent invités à réceptionner le chantier. Ils passèrent leurs vêtements les plus endimanchés, vidèrent des bouteilles d'eau de Cologne, brossèrent les souliers des grandes occasions et se présentèrent tous en procession aux portes du grand jardin où des architectes, le notaire et divers représentants de la Fondation Clébac Darouin les accueillirent comme on accueille les vainqueurs d'un jeu à la télévision. Les tombeaux furent visités l'un après l'autre et des spécialistes déchiffrèrent les allégories dont les murs étaient couverts. Les sous-sols, empreints d'une fraîcheur suave, séduisirent le plus grand nombre. Les femmes apprécièrent les guéridons intégrés et les tablettes murales destinés à recevoir les vases de fleurs. Les hommes ne tarissaient pas d'éloges en examinant les joints du carrelage ou en découvrant les astuces qui avaient permis de dissimuler les bouches d'aération à l'intérieur d'une gueule de lion ou dans le bout d'une trompe d'éléphant. Chaque tombeau était alimenté en eau et en électricité.

« Ainsi, expliquait le chef de chantier, pas besoin de courir au bout du cimetière pour changer l'eau des fleurs. On jette

*Aux Éditions La Fontaine*

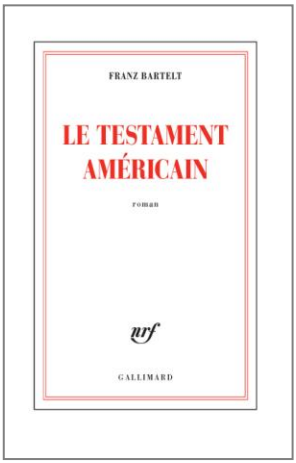
LES BISCUITS ROSES, *théâtre*, 2007.

*Aux Éditions Bayard*

DES PARENTS, POUR QUOI FAIRE ? Illustrations d'Amélie Blard-Quintard, *roman*, 2011.

*Aux Éditions Finitude*

JE NE SAIS PAS PARLER, *roman*, 2010.




# Le testament américain Franz Bartelt

Cette édition électronique du livre
*Le testament américain* de Franz Bartelt
a été réalisée le 03 avril 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137008 - Numéro d'édition : 240114).
Code Sodis : N52016 - ISBN : 9782072465611
Numéro d'édition : 240116.

Extrait de la publication